



HAL
open science

Ce que l'anthropocène fait aux institutions culturelles : l'expérience du HKW à Berlin

François Ribac, Annette Bhagvati

► **To cite this version:**

François Ribac, Annette Bhagvati. Ce que l'anthropocène fait aux institutions culturelles : l'expérience du HKW à Berlin. 2020, pp.43-48. hal-02542987

HAL Id: hal-02542987

<https://hal.science/hal-02542987>

Submitted on 22 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



CE QUE L'ANTHROPOCÈNE FAIT AUX INSTITUTIONS CULTURELLES

L'expérience du HKW
à Berlin

Entretien avec **Annette Bhagwati**
par **François Ribac**

Annette Bhagwati est directrice du museum Rietberg à Zurich et ancienne responsable de projets à la Maison des cultures du monde (HKW) à Berlin. François Ribac est compositeur et maître de conférences à l'université de Bourgogne, responsable du projet ASMA (Arts de la scène et musique dans l'Anthropocène 2016-2019).

francois.ribac@u-bourgogne.fr



Annette Bhagwati et François Ribac reviennent¹ sur le *Projet Anthropocène* mené au Haus der Kulturen der Welt et son processus de création participatif. Ce programme de recherche inédit et transdisciplinaire réinterroge les rôles et fait le lien entre les réflexions de scientifiques, d'artistes, de citoyens et de professionnels de l'exposition.

François Ribac : Pourriez-vous vous présenter ?

Annette Bhagwati : J'étais à la tête du *Projet Anthropocène* au HKW, un projet de recherche qui s'est étalé sur trois ans. Après un an de recherches préalables, le projet a débuté en 2013 et s'est terminé en 2014.

Quel est votre parcours ?

J'ai étudié l'anthropologie sociale, la géographie et l'art, donc un large éventail de sujets différents. J'ai longtemps travaillé pour le département des Expositions du HKW², ainsi qu'en tant que curatrice adjointe et coordinatrice de programmes. À l'époque, le HKW était soucieux de proposer ou de fournir un forum pour les arts contemporains non-occidentaux. Il comblait l'espace laissé vacant à la fois par les musées d'art contemporain, qui ne s'intéressaient pas vraiment aux arts contemporains non occidentaux – car ils ne répondaient pas tout à fait aux critères d'un canon de l'art moderne ou contemporain occidental – tandis que les musées d'anthropologie, eux, ne se préoccupaient pas véritablement d'art. En 2006,

avec l'arrivée du nouveau directeur artistique, Bernd Scherer, la démarche du HKW a profondément changé. Nous avons, d'une part, réalisé que nous ne pouvions plus continuer à parler de l'« Autre », ce que nous faisons en un sens. D'autre part, nous avons également réalisé que les questions les plus urgentes d'aujourd'hui impliquaient des transformations globales et planétaires. Le *Projet Anthropocène*³ est l'un des premiers résultats de cette nouvelle approche.

L'élaboration d'un tel programme est complètement différente. Il ne s'agit plus de représenter quelque chose comme auparavant mais de commencer par un questionnement – de mettre la production de connaissances au cœur de notre pratique, en examinant des perspectives différentes et en les réunissant – parce que ces questions se présentent à nous de manière urgente. Il faut donc développer des méthodes permettant de poser des questions clés, éventuellement de reconfigurer la connaissance pour comprendre la dimension, l'ampleur et la complexité des changements, développer un cadre de réflexion sur la façon dont on peut réfléchir à ces questions, inviter des experts – que ce soit des scientifiques, des artistes, des

L'HKW de Berlin « invite les gens à se réunir et à entrer dans un processus de réflexion commune ».
© S. Cakal-HKW

1. Entretien réalisé le 24 février 2017 au HKW (Berlin).

2. Le HKW est une institution multidisciplinaire. Elle est composée de plusieurs départements : bureau du directeur artistique ; Littérature, Société, Sciences humaines ; Expositions et films ; Musique et Arts du spectacle ; Communication et Action culturelle. Ils développent chacun leurs propres projets et collaborent à des programmes communs.

3. Le site internet du *Projet Anthropocène* : www.hkw.de/en/programm/projekte/2014/anthropozaen/anthropozaen_2013_2014.php



La préparation du
Projet Anthropocène –
qui s'est tenu de
2013 à 2014 au HKW
de Berlin – a débuté
dès 2011.
© Sebastian Bolesch-HKW

personnes de la vie de tous les jours exerçant d'autres professions – les réunir et développer des projets autour de tout cela et ce, pendant plusieurs années.

Utilisez-vous néanmoins toujours l'art pour présenter quelque chose ? Même si cela ne présente plus ce que « l'Autre » (le non occidental) devrait être, mais plutôt des questions, des problèmes...

Oui, mais le HKW a changé la façon dont il envisage et mobilise l'art. Qu'est-ce que l'art ? Auparavant, il s'agissait plutôt de présenter des scènes artistiques, des vocabulaires négligés ou mal représentés, de les rendre visibles. Aujourd'hui, comme je l'ai dit, lorsque nous commençons à explorer certaines questions, l'art n'est plus abordé sous l'angle esthétique ou en tant que tel ou tel genre mais comme une perspective sur le monde, une façon de le connaître, de savoir. De ce point de vue, quelle que soit sa forme d'expression, l'artiste est ici considéré en fonction de sa manière de penser le monde. Même si son esthétique est particulière, elle peut néanmoins avoir des points communs, se comparer ou répondre aux autres façons de voir les choses, d'un point de vue scientifique par exemple.

La façon dont nous travaillons avec les artistes a donc, elle aussi, radicalement changé. Souvent, ils sont associés à d'autres formes d'expertise. Désormais, les expositions réalisées au HKW ne se font plus de manière « classique », avec des œuvres présentées les unes après les autres et qui servent à appuyer le discours ou l'argumentation du commissaire d'exposition (*curator*). Il s'agit plutôt d'une création, à côté de textes, de livres, d'une autre création, et le tout est agencé de manière à ce que l'on puisse suivre une certaine façon de « penser à certaines questions ». C'est en ce sens, selon moi, que l'art entre en dialogue avec d'autres formes de vie.

Continuons la comparaison : ce qu'il y a encore de commun entre l'ancienne et la nouvelle façon de faire, c'est le commissariat d'exposition. Cela n'a pas changé ?

Auparavant, le commissariat d'exposition avait comme vocation de montrer quelque chose, de le mettre en valeur. Dans notre pratique actuelle, l'accent est plutôt mis sur des constellations de connaissances. C'est pourquoi le HKW invite les gens à se réunir et à entrer dans un processus de réflexion commune. Ainsi, le ou la curateur·trice ne choisit pas nécessairement certaines personnes pour

utiliser leurs points de vue afin de corroborer son propre argument, dans la mesure où cet argument, en l'état actuel, n'existe pas. Et je pense que c'est cela qui nous distingue d'un musée.

Depuis plusieurs années déjà, le commissariat d'exposition (curatoring) est néanmoins de plus en plus personnalisé. Il devient un geste quasi artistique. Les curators font passer leurs idées et leurs personnalités par l'intermédiaire des expositions qu'ils ou elles conçoivent...

Bien sûr. Pour donner forme à un concert, une conférence ou quelque chose de transdisciplinaire comme c'est le cas au HKW, nous avons besoin d'un processus de sélection et d'une sorte de vision surplombante qui est la voix d'une personne. Il faut choisir qui vous invitez au sein de cette constellation. Cependant, au HKW, ce sont plutôt les thèmes qui sont écrits en gros. Pour le *Projet Anthropocène*, c'est le thème qui figurait en gras sur l'affiche, suivi par une liste de différents noms – celles et ceux qui avaient contribué à l'exploration de ces questions –. C'est donc différent. Nous travaillons de manière pluridisciplinaire, même si chaque département a à sa tête un responsable qui s'occupe de la programmation⁴.

Passez-vous par un processus collectif pour déterminer les thèmes et leur traitement ?

Absolument. Les principales réflexions concernant l'Anthropocène ont été proposées par le directeur artistique. Ensuite, nous avons eu des réunions régulières dans lesquelles, selon une logique collaborative, des idées ont été mises à plat – quel département peut suggérer son expertise, par exemple – puis différents thèmes ont été examinés, comment leur trouver des points communs. Quant aux expositions, on peut avoir des expositions à la fois discursives et visuelles et qui contiennent des performances. Puis, il y a un niveau qui est le mien qui consiste à rassembler toutes ces propositions et à voir quelles sont leurs points communs.

Pourriez-vous m'en dire plus sur ce que vous avez appris dans ce *Projet Anthropocène* ?

L'un des plus grands défis du *Projet Anthropocène* était d'ordre méthodologique. Tout d'abord : comment articuler différentes disciplines ? Particulièrement entre artistes et scientifiques, dans la mesure où leurs questions se ressemblent mais qu'il y a souvent des malentendus, en raison du manque de connaissances sur la nature de la



Le HKW explore le sujet de l'Anthropocène depuis 2013. Jusqu'en 2019, artistes, chercheurs et membres de la société civile ont développé dans le cadre du projet de recherche *Mississippi. An Anthropocene River*, une approche locale aux changements globaux qui frappent les rives du fleuve.
© Cornelia Wagner-HKW

4. Idem 2.



Prototype de maison imaginé pour le projet *Wohnungsfrage : The Housing Question*, dans le cadre de l'exposition *Projet Anthropocène* au HKW.
© Jens Liebchen-HK

discipline ou du vocabulaire de l'autre. Par exemple, les scientifiques se précipitent sur l'idée de faire des expositions. Ils viennent nous voir en disant : « *Ce serait formidable de faire quelque chose sur l'Anthropocène chez vous, nous pourrions enfin visualiser nos idées* ». Et nous, nous répondons : « *Mais ce n'est pas vraiment notre approche, nous ne voulons pas visualiser quelque chose que vous avez produit ailleurs* ». La production se déroule sur place.

Et qu'en est-il des artistes ?

C'est la même chose. Ils doivent accorder de la valeur à la science. Ils préféreraient parfois choisir certains faits. Il y a dans l'art contemporain toutes sortes d'engagements interdisciplinaires, du côté ethnographique, documentaire, il y a l'art militant, le bio-art, etc. Nous rencontrons des artistes qui sont tout à fait disposés à s'engager dans la pensée scientifique, qui ont en partie une double formation en sciences et en art et qui se sont tournés vers la science. Avec les scientifiques, je trouve que c'est plus difficile parce qu'il y a cette idée tout faite (*unquestioned understanding*) de « *je sais ce qu'est l'art* », « *je sais ce qu'est un musée* ». Dans les sciences, il n'y a pas encore eu le tournant qui a eu lieu dans l'art.

Vous me posez la question des défis et de ce que j'ai appris : j'ai réalisé que la capacité à modérer de tels échanges est quelque chose de sous-estimé et que les gens ne sont pas pleinement conscients de l'importance de cette compétence. L'autre question qui se pose est : comment préparer un tel dialogue entre différentes personnes ? Vous les réunissez, mais que leur dites-vous en amont pour préparer cet échange ? Est-ce que vous les influencez en leur posant certaines questions – en les empêchant ainsi d'avoir certaines intuitions – parce que vous avez été suggestif ? Mais, d'un autre côté, si vous ne faites rien, ils



ne sont pas préparés et ne se rendent pas compte de la réalité de la pratique artistique. Le scientifique va commencer à donner une conférence et l'artiste va dire : « *Mais ce n'est pas un dialogue* ».

En outre, en tant qu'institution publique subventionnée, il faut être en mesure de pouvoir s'adresser à un public. Le public attend quelque chose d'abouti, et à juste titre : « *C'est l'argent de nos impôts, vous devez nous présenter quelque chose.* » Il faut donc parvenir à concilier des attentes différentes. D'une part, entrer dans un processus, une pratique orientée vers la recherche. D'autre part, en tant qu'institution publique, mettre en scène quelque chose que les gens puissent assimiler, apprécier en vue d'une expérience esthétique, cognitive.

Vous travaillez et vous préparez le projet avec toutes ces personnes ?

Absolument. Comme je l'ai dit, le *Projet Anthropocène* s'est déroulé de 2013 à 2014, mais les préparatifs ont commencé quelques années plus tôt, dès 2011. Ce sont de longs processus. Cette expérience d'apprentissage commun est

centrale, la connexion entre des thématiques (par exemple le néolibéralisme et l'écologie), la discussion entre chercheurs du domaine artistique, poètes et savants, etc. toutes ces constellations différentes. Le programme d'études *Anthropocene Curriculum*⁵ par exemple, est né de l'observation que les programmes d'enseignement universitaire devraient radicalement changer leur approche et leur structure pour étudier des transformations planétaires et globales. Transposé dans la pratique universitaire, cela signifierait que les différents départements devraient être reliés et travailler ensemble de façon soutenue et modifier les questions de leurs programmes d'études.

Une dernière question à ce sujet : quel est l'impact de ce *Projet Anthropocène* ? Quel genre de retours avez-vous par rapport au mot lui-même ?

Lorsque le terme « Anthropocène » a été proposé en 2013, il n'était ni connu ou discuté dans le public, ni plus généralement ! Depuis que nous avons lancé le projet, ce terme est devenu un lieu commun. Ce que nous trouvons valorisant, c'est de constater que des gens, en particulier les jeunes, viennent nous voir et nous demandent : « *Comment faites-vous ?* », « *Pouvons-nous accéder à votre programme d'études ?* », « *Pouvons-nous participer à vos académies ?* ». Ces personnes ont le sentiment que les modes de formation et d'enseignement conventionnels et classiques ne répondent pas à leurs questions et n'aident pas à comprendre le monde. Donc, peu importe si l'Anthropocène est ou n'est pas la nouvelle ère géologique, c'est la pensée intégrée (*integrated thinking*), la pratique interdisciplinaire qui comptent. C'est la nouvelle formation à l'écoute mutuelle, à la recherche de nouvelles connexions, à l'ouverture malgré le confinement des disciplines.

J'en arrive à une autre question. Beaucoup d'universitaires, d'activistes et d'artistes utilisent le discours ou la représentation de la catastrophe pour évoquer les crises écologiques ?

Notre tâche ne consiste pas à juger ou à « étiqueter » les choses en disant : « *C'est un désastre, c'est une catastrophe* ». Nous les examinons en disant : « *Voilà ce qui est en train d'arriver* ». Nous avons essayé de développer certaines pratiques qui permettent de renouveler l'éveil des sens pour l'environnement.

Par l'expérience ?

Par l'expérience, exactement. C'est une chose nécessaire pour passer à l'action, c'est une condition préalable. Et nous voudrions obtenir ces conditions préalables : comment l'être humain et la connaissance doivent-ils se reconnecter pour agir dans l'Anthropocène ? L'Anthropocène est en train d'advenir et notre pensée doit désormais s'inscrire dans ce cadre. Telle est la réalité. Il ne s'agit pas d'être dans la rédemption, en disant « *il faut retourner au bon vieux temps* » et « *faisons marche arrière pour éviter un désastre* ». Ce n'est pas envisageable et ce serait irréaliste. C'est plutôt « *où en sommes-nous maintenant et qui sommes-nous dans notre responsabilité envers la Terre aujourd'hui ?* ». C'est là que les arts entrent en jeu. Il ne s'agit pas forcément de visualiser un problème, de dire : « *voici un paysage désertique* ». L'Anthropocène est souvent réduit à des images.

Nous avons accueilli un très beau projet qui s'appelait *l'Observatoire de l'Anthropocène (the Anthropocene Observatory)*⁶, réalisé par une équipe composée de deux artistes et du photographe Armin Linke, et dont le curateur était Anselm Franke. Ils ont exploré comment la nouvelle époque géologique déstabilise la politique, les institutions, le droit, les infrastructures, la Terre, les pratiques de la recherche scientifique, les marchés ou bien les institutions de planification. À travers des vidéos, des images, mais également le discours et la réflexion sur l'Anthropocène, ils ont posé des questions comme : « *comment devons-nous penser aujourd'hui ?* », « *d'où partons-nous ?* », « *quelles sont les conditions préalables ?* » et « *de quoi avons-nous physiquement, esthétiquement et cognitivement besoin pour vivre dans l'Anthropocène ?* ». L'art nous donne la possibilité d'éprouver nos sens et de prendre conscience de certaines choses qui dépassent les mots et dont il faut faire l'expérience.

Quand on lit les textes de chercheurs qui ont beaucoup réfléchi aux liens entre art et écologie, art et Anthropocène comme Timothy Morton⁷ ou Jussi Parikka⁸, ils citent toujours des figures ultra-novatrices. De même, il me semble que les artistes sélectionnés à HKW et dans beaucoup d'autres endroits le sont parce qu'ils sont « modernes » ?

Ce n'est pas forcément la raison pour laquelle ils sont sélectionnés ici. Je dirais que leur pratique va dans le sens de

5. Le site Internet de l'expérience collaborative *Anthropocene Curriculum* initiée en 2013 par le HKW afin de réunir scientifiques, artistes et représentants de la société civile pour mieux comprendre les enjeux de l'Anthropocène : www.anthropocene-curriculum.org

6. Le page Internet du projet *l'Observatoire de l'Anthropocène* : www.hkw.de/en/programm/projekte/2014/anthropozaenobservatorium20132014/start_anthropozaen_observatorium_2013_2014.php

7. Le blog de Timothy Morton : www.ecologywithoutnature.blogspot.fr

8. Le blog de Jussi Parikka : www.jussiparikka.net

ce que nous voulons réaliser. Leur pratique, que celle-ci soit moderne, contemporaine ou innovante, s'est développée bien avant l'Anthropocène. Elle s'est développée à travers le documentaire dont la définition s'est élargie à la pratique artistique. C'est pour cela que nous apprécions travailler avec ces artistes pour développer des objets collaboratifs : ils sont ouverts aux expériences que l'on peut faire dans l'espace.

Nombre d'historiens et de sociologues des sciences ont montré que lorsqu'on incluait des « profanes », des non-professionnel-le-s, des amateur-e-s dans les discussions – par exemple sur les OGM, le sida ou d'autres maladies, des thèmes généralement réservés aux experts – de nouvelles choses et idées surgissaient. Il ne s'agit pas de délégitimer l'expertise professionnelle mais d'élargir le champ des discussions, des expertises, des solutions à imaginer.

Absolument. L'un de nos derniers projets était intitulé *Wohnungsfrage: The Housing Question*⁹. L'un des projets réalisés pour l'exposition consistait à explorer la relation entre l'architecture et le problème du logement, et notamment l'accessibilité au logement. Dans ce cadre, nous avons invité des initiatives basées à Berlin, parmi lesquelles Kotti&Co¹⁰ que vous connaissez peut-être, à Kreuzberg (un quartier de Berlin), et Stille Straße 10¹¹. Stille Straße 10 est une maison dans le quartier berlinois de Pankow, où les personnes âgées ont géré un lieu de rencontre pour petits et grands... Après que la municipalité de Berlin ait augmenté fortement le loyer – afin de les faire partir en 2012 – les membres ont alors occupé la maison. Ces personnes âgées ont donc déménagé leur lit là-bas et y sont restées pendant un an. Ce fut fait en collaboration

avec Assemble¹², un collectif d'architectes londoniens, qui a une grande expérience en matière d'élaboration de modèles de maisons ou d'environnements. Nous avons enregistré l'ensemble du processus : les discussions, d'abord avec nous, puis leurs revendications et leurs préoccupations face à l'institution que nous avons emportées à Londres, et enfin la rencontre avec Assemble, lorsque les architectes ont rendu visite aux personnes âgées. Par la suite, la construction d'un prototype a débuté, un modèle de maison qui prenne en compte leurs besoins. Les personnes âgées pouvaient le critiquer et le réajuster, et nous avons construit une partie de cette maison grandeur nature dans le hall d'exposition. Et comme nous sommes une institution publique, notre plus grand défi a été de proposer un événement public lors de l'ouverture de l'exposition où tout le monde était sur scène. Une scène immense dans l'auditorium avec un millier de places assises. Avec des personnes âgées qui ne se sentent pas toujours à l'aise, que ce soit pour parler en public ou pour s'exprimer comme d'autres le feraient.

Est-ce que votre travail consiste à développer de nouvelles narrations, à tracer des chemins ?

Je pense que nous sommes en train de travailler sur les outils à développer. Notre intention n'est pas non plus de donner des directives : « voilà ce que nous avons étudié et la direction dans laquelle il faut aller », parce que c'est impossible et parce que les choses changent. Cependant, nous aimerions créer un cadre intellectuel pour comprendre le présent, afin que chacun puisse choisir les bons outils et développer sa propre compréhension, peut-être pour aller dans une certaine direction ou avoir une certaine approche. Il s'agit de sensibiliser les gens aux prémices de notre façon de penser.

9. Le page Internet du Projet Wohnungsfrage : www.hkw.de/en/programm/projekte/2015/wohnungsfrage/wohnungsfrage_start.php
10. Le site Internet de Kotti&Co : www.kottiundco.net
11. La page Internet de l'espace de la Stille Straße 10 : www.hkw.de/de/media/publikationen/2015_1/2015_publikation_stille_strasse_10_assemble.php
12. Le site Internet du collectif Assemble : www.assemblestudio.co.uk

VIENT DE PARAÎTRE



Si on retrouve les visites au musée au cœur de dispositifs de formations et de recherche, elles sont souvent pensées de manière très cloisonnée. Par exemple, lors de formations professionnelles généralement envisagées pour un corps de métiers, les enseignants sont amenés à travailler ensemble sur l'utilisation du musée par l'école, quand les médiateurs muséaux s'interrogent sur la visite scolaire au musée. D'une certaine manière, il en est de même pour les contours des recherches structurées autour de différentes spécialités. De fait, étudier les visites scolaires au musée en sociologie, en psychologie, en didactique... c'est construire un objet d'étude de manière spécifique avec des questionnements particuliers. Et ce sont d'ailleurs souvent les disciplines de recherches qui établissent les périmètres d'échanges entre chercheurs plutôt que les objets d'études, contribuant à renforcer ce cloisonnement disciplinaire.

Fruit d'une collaboration entre des chercheurs de l'université de Lille 3 et l'Ocim, cet ouvrage est disponible au format numérique. Enraciné sur une pluralité de points de vue, de discours, d'espaces professionnels et scientifiques, cet ouvrage a pour ambition de marquer un moment dans l'histoire des rencontres autour des visites au musée tant dans les pratiques que dans les analyses référées aux discours et aux situations en jeu.

renseignements : www.ocim.fr